

1

LABYRINTHE

17 avril 1944

Déportation

Ils atteignirent une petite gare désaffectée, située à douze kilomètres au nord de Montauban. Deux jours de marche forcée depuis Toulouse. Traversée exténuante des campagnes désertes sous la vigilance bornée de quelques soldats allemands. Álvaro Díaz attendait derrière une file de détenus aux visages fermés. Devant lui, un vieux juif religieux épuisé par le voyage ressassait les mêmes phrases incohérentes. Un officier de la Wehrmacht hurla un ordre et la file s'ébranla lentement. L'ordre cingla une seconde fois, en français. Des centaines de femmes, d'enfants et de vieillards s'entassèrent peu à peu dans les wagons, sous la poussée des crosses des fusils Mauser.

Le religieux s'avança. Ne le trouvant pas assez rapide, deux Allemands le rossèrent, le saisirent par l'entrejambe, le soulevèrent et le jetèrent dans le train. L'homme retomba au bord d'un des wagons de marchandises. Depuis l'intérieur du train, un adolescent robuste et un

homme large d'épaules, âgé d'une trentaine d'années, empêchèrent le vieux de glisser et de heurter le quai. Ils le rattrapèrent par son châle de prière, mais le tallith se déchira. Álvaro se précipita vers le vieil homme. Un des deux soldats postés devant la porte lui balança un coup de crosse dans la clavicule. Le corps du vieux le frôla et s'affala sur le sol. Grimaçant, une main posée sur son articulation endolorie, Álvaro se pencha sur le religieux en essayant de le redresser de son bras valide. Le soldat le refrappa au même endroit. Álvaro se recroquevilla en hurlant, puis plaqua son front contre la poitrine du vieux qui gisait, secoué de tremblements imperceptibles. Odeur de craie, de pluie et de laine moisie. Álvaro l'implora doucement, le visage en sueur, les tempes douloureuses où le sang semblait s'être coagulé. Il ânonna quelques encouragements entre deux bouffées de poussière, bégaya une ultime supplique en tentant de le saisir par les aisselles, mais un troisième coup de crosse lui arracha un autre cri. Il se ramassa de nouveau contre le corps de l'homme, apercevant le dos des mains ouvertes, tavelées de taches brunes et parcourues de brèves secousses. Des larmes coulèrent sur ses pommettes et il demeura figé, la chair déchirée.

Il entendit l'Allemand le menacer. Quatrième coup. Un halo de lumière, solide et froide, l'éblouit, annihilant la douleur. Il se sentit léger, projeté hors de son corps recroquevillé au sol comme une mue d'insecte. Il aperçut le toit de tuiles rouges de la gare, les champs et les peupliers immobiles qui suivaient la ligne sombre du

train. La peau transie de sueur, le souffle retrouvé, il éprouva une contraction désagréable dans la poitrine. Il se redressa un peu, balbutia une série de reproches en castillan, s'adressant moins au vieux qu'à lui-même, invectivant la partie moribonde de son être qu'il avait sentie se détacher de lui sous les coups, se glisser, s'incarner sous les vêtements fanés du vieil homme. Quelque chose était mort, sectionné et mort. Le souvenir de la voix de sa mère marmonnant une prière dans la cuisine, inclinée au-dessus de son évier rempli de vaisselle sale, s'imposa, fulgurant et absurde.

L'adolescent aux yeux gris sauta sur le quai. L'Allemand le mit immédiatement en joue. Le gamin se baissa sans prêter attention au fusil braqué, puis repoussa Álvaro en s'excusant. Il prit le vieil homme dans ses bras, le haussa un peu afin de le caler à l'entrée du wagon, avant de faire signe à son compagnon resté dans le train de venir l'aider. L'Allemand baissa son arme. Le trentenaire à la carrure de boxeur empoigna le religieux par les vêtements, le hissant sans peine à l'intérieur. Une plainte, un sanglot, le vieux se mit à vomir sur sa veste. L'homme se dégagea légèrement, le religieux oscilla du chef, les yeux mi-clos, la pommette droite tuméfiée, la barbe souillée. L'adolescent se pencha sur Álvaro, mais l'Allemand le repoussa d'un coup de pied sec. L'adolescent fit quelques pas de côté avant de s'effondrer. Une fois debout, Álvaro posa ses mains à plat sur le plancher du wagon et s'inclina afin de se glisser en rampant dans l'ouverture de la porte. L'adolescent se releva, épousseta

LE JOUR DE VOTRE NOM

sa veste sans regarder le soldat, puis remonta dans le train pour s'occuper d'Álvaro qui peinait encore devant la porte coulissante. L'Allemand sourit et interpella un sous-lieutenant assis derrière lui, en retrait sous l'auvent de la gare, à côté de quatre gendarmes français :

« Tant d'efforts pour pas grand-chose ! »